

voyait passer dans cette ombre lumineuse des silhouettes penchées qu'on aurait pu prendre pour des ours marchant sur leurs pattes de derrière. On échangeait le pain azyme, on s'attablait autour de la hure et du bartel traditionnel; on buvait le champagne et les vins de Hongrie. Les enfants se bourraient de gâteaux et de fondants, venus de Vienne et de Paris, et on se retirait enterrés dans les pelisses, au petit jour, quand le premier rayon d'aurore vous vient tout chargé de paillettes d'acier aussi piquantes que des étincelles.

Je refaisais ce tableau en regardant cette imperturbable Méditerranée qui déferle près de moi en quatre temps, sous la direction d'un chef d'orchestre invisible; j'avais sous mon guéridon une botte d'œillets et d'anémones rouges. Quel anachronisme, ma chère! Quand on ravive ces souvenirs, on s'enrichit presque toujours d'une bonne idée. Ma fidélité au passé a reçu immédiatement sa récompense.

Faisons, me suis-je dit, de la couleur locale pour la fête de Noël! On fait des imitations de bijoux, pourquoi n'aurions-nous pas ici une imitation du Noël cracovien? On trouve des sapins partout.

— Mais la neige! me dit Sigismond, auquel j'ébauchais mon projet.

— La neige! dit la princesse Lauriska... elle est toute trouvée, on fera pleuvoir le duvet d'un édredon sur les branches du sapin. Avec de fines verroteries que j'irai chercher à Nice, nous figurerons le givre... seulement l'hiver sera au-dedans au lieu d'être dehors comme chez nous.

— On fait ce qu'on peut, dit Sigismond. Puisque nous y sommes, avec un enfant Jésus, non pas en cire, mais vivant, et qui distribuera ses dons aux petits enfants... les pauvres d'abord, les riches ensuite. Nêlo a trois ans; c'est l'âge voulu pour le petit Jésus qui vient dans les cheminées.

Le projet grandissait et prenait des développements inquiétants dans l'imagination féconde de Sigismond. N'importe, je ne pouvais me permettre de rapetisser ma propre création. Mon projet devint un monde entre les mains de la princesse et de Sigismond.

On disposa le grand salon pour cette solennité religieuse et patriotique, et il fut décidé que la fête aurait lieu de jour, pendant l'après-midi de Noël. Il nous fallait, d'ailleurs, tout le temps nécessaire pour les préparatifs. Tout le monde s'ingénia pour donner au simulacre d'hiver l'aspect de la réalité. La princesse et Sigismond allèrent à Nice et en revinrent avec un attirail renfermé dans deux caisses immenses. Ils avaient eu sur les lieux des inspirations de génie. On travailla deux jours sans désespérer. Paul, notre maître-d'hôtel, se montra machiniste supérieur; pour moi j'allais et je venais pour tout approuver et mettre la dernière main. A l'heure dite, nous avions préparé au petit Jésus septentrional un sanctuaire digne de lui.

A deux heures, toute la colonie polonaise de Menton était réunie dans le jardin: les grands étaient aussi impatients que les petits.

Enfin Sigismond, en toilette de cérémonie, donna le signal de l'entrée. C'était féerique: sur une estrade dressée à l'extrémité du salon et tendue de draperies blanches toutes scintillantes de petits cristaux, Nêlo, en robe de satin blanc pailletée, cheveux poudrés et frisés, tenant en main une élégante croix blanche aussi, les yeux étincelants de joie et de bonheur, nous représentant le petit Jésus le plus radieux et le plus naïvement majestueux qu'on pût s'imaginer. A droite, un grand arbre de Noël sur les branches duquel on avait figuré le givre par une savante combinaison de verre pilé et de blanc d'Espagne. On prenait froid rien qu'à le regarder. Des applications de papier m'iré

auraient fait croire, sur les vitres, aux précieuses efflorescences du givre. Les murs étaient tendus d'étoffes blanches. Le lustre était enguirlandé de houx et de branches de guis dont les feuilles étaient frangées de petits cristaux. D'où rayonnaient les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Au moyen d'une ventilation ingénieuse, quelques flocons de duvet, tenus en suspension, figuraient à s'y méprendre la chute lente de la neige.

Ce fut un cri d'admiration. Les enfants battaient des mains et s'agenouillaient devant le petit Jésus. On chanta un de nos petits Noël nationaux d'une mélodie si simple, si gaie et si mélancolique à la fois. On fit ensuite entrer les enfants pauvres, auxquels le petit Jésus, aidé de la vieille Dorothee, distribua des vêtements, de l'argent et des jouets, puis on procéda à la cérémonie de l'arbre de Noël. Le repas eut lieu dans le jardin et se prolongea jusqu'à la nuit. Sigismond et la princesse étaient triomphants, et moi, chère amie, je suis dans l'enchantement de m'être rapatriée pendant quelques heures. Maintenant, je pardonne aux orangers et aux oliviers d'avoir des feuilles. Les palmiers me semblent presque aussi beaux que les sapins de la Lithuanie, et je me réconcilie avec le soleil du midi, puisqu'il fait éclore de si charmantes fleurs sur la neige de mes souvenirs d'enfance.

A toi,

Comtesse Marie B...ska.

GAZETTE AGRICOLE

HYGIÈNE DES CAMPAGNES

Les chambres à coucher. — Ces chambres seront, autant qu'on le pourra, séparées les unes des autres et chaque personne aura son lit.

Il ne saurait y avoir de bon sommeil et de bonne digestion sans une bonne respiration. Or il faut de l'air pur en suffisante quantité dans la chambre où l'on couche. Quand elle est trop resserrée, trop chauffée, on dort mal, et l'on s'éveille avec des maux de tête, des nausées et de l'abattement.

Il faut au moins 20 mètres cubes d'air respirable par personne pendant la nuit. Et encore c'est à la condition de ne pas tenir une veilleuse allumée, attendu qu'une veilleuse ou une lampe, ou une chandelle ou une bougie gâtent 500 litres d'air par heure.

On abuse dans les campagnes du lit de plume, du traversin et de l'oreiller de plume. C'est une habitude mauvaise. La plume s'imprègne de sueur, se corrompt peu à peu, devient malsaine et rend les individus très-sensibles aux changements de température. On ne passe pas aisément de la chaleur tiède du lit à la froideur de la chambre.

Les paillasses bourrées de paille, ou d'enveloppes de maïs, les matelas ordinaires, les oreillers en crin et les traversins de balle d'avoine fournissent un bon coucher.

Il n'est pas d'un bon usage pendant la nuit de se couvrir chaudement la tête. Ceux qui ne la couvrent pas font bien. Souvenez-vous du vieux dicton: Tenez vous la tête fraîche, les pieds chauds, le ventre libre, et moquez-vous après cela du médecin.

La première besogne des ménagères qui viennent de se lever, c'est de faire les lits. Mauvais et très-mauvais système. Il vaut mieux les défaire tout à fait, ouvrir les fenêtres au grand large, exposer les couvertures et les matelas à l'air et au soleil.

Le sommeil est nécessaire pour réparer les forces, mais il convient de n'en prendre ni trop ni trop peu. La bonne mesure est de sept heures dans l'âge mûr, de huit pour les femmes et les adolescents et de neuf pour les enfants.

La propreté dans la maison. — La propreté c'est la santé. On sait cela en Hollande, en Belgique, et dans le nord de la France, où les murs, les meubles, les carreaux sont propres à faire plaisir; mais à mesure qu'on va vers l'Ouest et le Midi, la malpropreté se montre. Manteaux de cheminée, vitres, rideaux, murs, pavés, mobilier, batteries de cuisine, tout y est sale et crasseux. C'est là que la vermine se plaît et prospère, mais les gens n'y ont point leurs aises.

Quand un rayon de soleil passe par le volet dans une chambre fermée, vous voyez combien il y a de poussière dans l'air. Eh bien, supposez que cette poussière soit malpropre, qu'elle se colle aux lits, aux tables, aux chaises, à la peau des personnes, qu'elle y ferment,

qu'elle répande des odeurs puantes, et vous comprendrez qu'il faut s'en ressentir.

De là, la nécessité de cirer les meubles, et de les épousseter chaque jour, de laver les rideaux, les planchers, les carreaux, les pavés, de banchir de temps en temps les murs à l'eau de chaux, de donner de l'air pur aux chambres où l'on a mangé, veillé, couché.

Donc, hiver comme été, n'ayez pas peur d'ouvrir portes et fenêtres dans la matinée, au moment du nettoyage et du balayage.

La propreté sur les personnes. — La propreté sur les personnes est au moins aussi nécessaire que la propreté dans les maisons. Vous reconnaissez tous que les bêtes se trouvent bien d'être étrillées, dégrassées, bouchonnées, lavées, et couchées sur de la litière fraîche. Vous avez raison de le reconnaître, car les bêtes ne vivent pas seulement par la bouche et par les narines; elles prennent encore de l'air par la peau et rejettent aussi par là avec la sueur des choses qui ne leur conviennent pas.

Eh bien, les gens sont dans le même cas; nous prenons de l'air par les milliers de petits trous de notre peau, et c'est également par ces petits trous que s'en va goutte à goutte ou en vapeur la mauvaise eau de notre corps. Si l'on s'avisait de nous enduire d'un vernis, nous aurions beau ouvrir la bouche et les narines, nous souffririons et ne tarderions pas à mourir.

On conçoit d'après cela qu'il convient de bien tenir ouverts les trous de la peau et par conséquent de ne les point laisser boucher par les poussières qui nous enveloppent et font une crasse ou un enduit avec la sueur. Quand on a la peau crasseuse, elle ne fonctionne plus, le sang ne circule plus et l'on a froid. Tels qui se plaignent du froid aux pieds ne s'en plaindraient pas s'ils prenaient la peine de les laver de temps en temps.

Les soins de propreté ne sont pas seulement indispensables à l'homme et aux animaux, ils le sont encore aux plantes, aux arbres, à tout ce qui vit. Ainsi les végétaux, dont les feuilles et l'écorce sont couvertes de poussière, souffrent visiblement, et il est fort hureux que les coups de vent et les pluies viennent les épousseter et les laver. Dans les appartements et les serres, où le nettoyage par le vent et par la pluie n'est pas possible, on est bien forcé de nettoyer les plantes à la main ou de les seringuer.

Le vent et la pluie se chargent bien par moments d'épousseter et de laver les animaux; mais quand il s'agit de nous autres, il n'y a point à compter là-dessus. Les averses trempent nos habits, mais les habits ne sont pas la peau.

Les maladies qui se communiquent. — On appelle *contagieuses* les maladies qui se transmettent lorsque les personnes saines se trouvent en contact avec les personnes malades, autrement dit lorsqu'elles les touchent. On appelle *infectieuses* les maladies qui se transmettent par l'air infecté des chambres ou des localités où se trouvent les malades. Souvent les maladies sont tout à la fois contagieuses et infectieuses. Ainsi la gale, la rage, la pustule maligne et le charbon, la morve, sont des affections contagieuses et ne se communiquent que par le contact, tandis que la variole, la scarlatine, la rougeole, le choléra sont en même temps des affections contagieuses et surtout infectieuses.

La vaccine est le préservatif de la variole, et s'il arrive à des individus vaccinés de gagner la variole, elle n'a ordinairement pas de gravité.

Au début de la maladie, il n'y a pas grand danger à soigner les varioleux; le moment dangereux, c'est quand les boutons se dessèchent et s'en vont en écailles ou en poussière. Et de même avec la scarlatine et la rougeole. Il faut renouveler l'air le mieux possible, afin de chasser les miasmes, se laver le visage, les mains, les bras, et se brosser rigoureusement quand on a séjourné près de ces malades.

Il n'est pas démontré que la fièvre typhoïde ou putride soit contagieuse. Dans le choléra, les miasmes à craindre sont dans les excrements et les matières vomies. Il convient de les désinfecter avec l'eau phéniquée et de les détruire avec le feu.

La coqueluche se communique aux enfants. Il faut les tenir éloignés des malades.

La gale se transmet par le contact. Quand on a touché des galeux ou leurs vêtements, on doit se laver et se frotter mains et bras avec de la mie de pain.

Avec la pustule maligne, le charbon, il y a de grandes précautions à prendre. Il appartient aux médecins seuls d'inciser les boutons et de les cautériser.

La morve et le farcin se transmettent du cheval à l'homme. On voit par là qu'il y a des précautions à prendre avec les chevaux qu'on ne connaît pas bien, et qu'il est imprudent de coucher dans les écuries.

La nourriture. — Ne quittez pas la maison le matin avec l'estomac vide, et le soir ne prenez point la fraîcheur devant vos portes avant d'avoir soupé. A ces moments-là, les miasmes qui causent les maladies, sont rapprochés de terre. Vers le milieu du jour, surtout quand il fait chaud, ils s'élèvent dans l'atmosphère et ne sont guère à craindre. C'est le soir surtout et pendant la nuit qu'on gagne les mala-

dies, et d'autant plus vite que l'estomac est moins garni.

Ceci vous démontre qu'il y a imprudence à prendre l'air frais à vide, ou à jeun avant le lever du soleil et après son coucher. Vous voyez aussi par là qu'on n'a raison dans aucun cas de dormir en été les fenêtres ouvertes ou sur les tas de paille des cours. S'il y a des fièvres intermittentes, pernicieuses, ou des maladies épidémiques à attraper, on les attrape.

Que l'on ne se montre pas difficile sur le choix des aliments, rien de mieux, mais que l'on aille jusqu'à utiliser ceux qu'il faudrait rebuter, c'est regrettable. Je vous signale le pain moisi, car la moisissure provient d'une multitude de petits champignons vénéneux; je vous signale encore le pain fabriqué avec de la farine de froment ou de seigle mal nettoyés, et dans lesquels il peut y avoir des graines d'ivraie enivrante et de l'ergot. Le pain mal pétri est indigeste, et toutes les fois qu'il ne tremp pas dans la soupe, c'est qu'il a été mal pétri. Les viandes qui ont mauvaise odeur, le lard rance ou retiré d'une saumure gâtée, le gibier faisandé, les huîtres trop vieilles, le beurre fort, le fromage trop fermenté, les pommes de terre qui ne sont pas mûres et celles qui ont de longs germes, sont des aliments malsains. Quand on ne les consomme qu'en petite quantité ou de loin en loin, on ne s'en aperçoit pas, mais quand ils reviennent souvent, c'est une autre affaire.

Il convient aussi de se méfier de la farine de maïs récoltée avant sa maturité complète ou qui n'a pas été bien chauffée dans le four avant de passer sous les meules. Il peut s'y trouver un mauvais petit champignon qui produit une terrible maladie de la peau qu'on nomme la *pellagre*. Dans le midi de la France et en Italie, on ne la connaît que trop.

Les boissons. — La boisson naturelle, c'est l'eau. L'essentiel est qu'elle soit de bonne qualité. Les eaux vives et pures font la solidité des montagnards dans les terrains granitiques et schisteux; les eaux impures et dormantes font la faiblesse des hommes des plaines.

On reconnaît que l'eau est pure quand elle est claire, sans saveur et lorsqu'elle cuit bien les légumes et dissout bien le savon.

Il faut se méfier de l'eau qui sort des montagnes calcaires et dépose du tuf dans son parcours; de celle qui se trouve dans le voisinage des plâtrières, des marais, des tourbières; de celle surtout qui passe au-dessous des cimetières, des fumiers, des étables et des fosses d'aisances, car les égoûts des matières animales en décomposition ne peuvent que lui communiquer un mauvais goût et la rendre malsaine.

En Europe il existe des villages entiers où pas un puits n'est épargné par les égoûts de fumier. Aussi longtemps que les sources donnent abondamment et que les conduits souterrains sont pleins, on ne s'aperçoit de rien, mais aussitôt que les sources baissent et que le vide se fait dans les conduits, les égoûts tombent, l'eau se colore et contracte une odeur et une saveur désagréables.

C'était pour purifier ou désinfecter l'eau de ces puits que les anciens y jetaient, la veille de la Saint-Jean, des souches embrasées.

La précaution n'était pas sans effet, mais cet effet ne durait guère. Des filtres vaudraient mieux, et ce qui vaudrait mieux encore que les filtres, ce serait de placer les fumiers sur des citernes à purin, de rendre étanches les fosses d'aisances, de bétonner les étables et d'éloigner les cimetières des villages.

Les eaux de citernes ne sont pas agréables, mais elles sont pures et saines. L'important est de nettoyer les citernes une fois par an et de se débarrasser des pigeons qui salissent les toits de leurs ordures.

L'eau de sources ou de ruisseaux gagne à être aérée et à ruisseler parmi les herbes aquatiques. Quand elle n'est pas chargée d'air, on la digère mal.

Entre autres boissons toniques qui font du bien aux travailleurs pendant la saison chaude, il faut citer le café noir qui fortifie le corps et empêche la fièvre; et puis dans la saison froide, les infusions de thé, de tilleul, de menthe, de mélisse, d'origan, qui sont stomachiques, portent la chaleur à la peau et préviennent les rhumes, les angines et les courbatures dans les temps de brouillards.

Les boissons alcooliques sont contraires à la santé; cependant, prises en petite quantité, après les repas, elles font sécréter les sucs gastriques dans l'estomac et aident à la digestion. Malheureusement, on commence par une petite quantité et l'on finit toujours ou presque toujours par des doses déraisonnables.

Donc, disons avec le docteur Clavel, que toute boisson qui contient plus de 14 à 15 pour 100 d'alcool est nuisible à la santé.

SEMAINE POLITIQUE

LES ECOLES DU NOUVEAU-BRUNSWICK

On connaît cette question. La Législature du Nouveau Brunswick en 1871 adopta une loi, par laquelle le système d'enseignement jusqu'alors suivi se trouvait radicalement changé. Sans exister dans la loi,